

AU JARDIN DE JUDITH

Au jardin de Judith, dans les herbes douces qui caressent les mollets, les amarantes grandissent et dévoilent leurs couleurs : d'abord vertes, elles explosent rouges ou bien violettes. Au jardin de Judith, les amarantes, on les appelle épinards africains. C'est simplement pour dire qu'elles viennent d'ailleurs, de très loin, qu'elles sont mystérieuses.

Nous aussi, nous venons de très loin. Nous aussi nous sommes plein de mystères. Au jardin de Judith, parmi les herbes folles, ensemble, on se souvient : il y a la place, tout près de la rivière, où il n'y a ni route ni bruit. Et puis la mer. Qui n'est pas toujours propre, mais c'était si bon d'y nager ! Il y a le parc, aussi, que j'aimais parce qu'il y avait mes amis.

Au jardin de Judith, il y a la chanson du petit escargot tout chaud bien à l'abri qu'on chantait à tue-tête quand il nous pleuvait dessus goutte à goutte en se tenant les mains et en jurant que jamais on ne se lâcherait. De cela, nous étions tellement sûrs !

Au jardin de Judith, j'ai dessiné une maison, avec sept filles et un frère. Moi j'étais le plus petit, toi le plus grand. Au jardin de Judith, l'hiver a volé une partie de l'été. Les saules font pleuvoir de la neige sur nos bras, sur nos mains. Je rêve de rouler vite et loin dans ma voiture de rêve, skate ou Ranger.

Dans la maison, nous avons partagé nos pages et nos repas, déroulé nos feuilles où nous disions que nous n'aimons pas les maths mais que quand même les chiffres nous rassurent, si on les écrit à la suite et bien serrés, avec aussi la date et l'heure du jour où nous sommes. Pour être bien sûrs que nous sommes là, dans ce pays, à ce jour, à cette heure ! Dans la maison, nous avons retrouvé l'odeur du café qui nous a suivis jusqu'ici, senti la menthe à force de la froisser entre nos doigts, marché jusqu'aux pieds de tomates, puis nous nous sommes glissés en cachette dans la serre où les salades venaient d'être cueillies, champ dévasté qui peu à peu, patiemment, repousse encore plus fort.

Ici, moi, ce que je préfère, c'est le calme et le grand silence, celui où l'on entend chanter, de très loin, nos chants et nos marées.

Ici, ce que je préfère, c'est me sentir important, le plus important du monde, aux yeux de tous et aux yeux de personne.

Je ne montre rien. Surtout pas mes cahiers.

Quand je dessine, c'est dans les marges et c'est tout noir. Dedans il y a un grand dessin de chien. Mon chien. Le chien que j'ai perdu.

Dans le jardin de Judith, dans le silence et dans le calme, je peux enfin le dessiner. L'enfermer. Le retrouver et le garder.

Là, dans les odeurs de tomate et de menthe, sous la neige versée par les saules en plein été, au milieu des amarantes, nous aussi, nous pouvons dévoiler nos couleurs et grandir.



Ibrahim, Mohammad, Pema, Tenzin, Nida, Qaalid, Farah, Rebeca, Viktoria, Kristina, Isaac, Roman, Athles, Dima, Mariaa, Hussain, Bérangère, Léna, Marie, Frédéric, avec Nadine Brun-Cosme.